

Philippe Le Guillou

Le bateau Brume



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Philippe Le Guillou

Le bateau
Brume

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Extrait de la publication

Philippe Le Guillou est né en 1959. Il est inspecteur général de l'Éducation nationale et doyen du groupe des Lettres. Il a reçu le prix Méditerranée en 1990 pour *La rumeur du soleil*, le prix Trévarez pour *Le passage de l'Aulne* et le prix Médicis en 1997 pour *Les sept noms du peintre*. Il a également publié *Livres des guerriers d'or*, *Stèles à de Gaulle* suivi de *Je regarde passer les chimères*, *Le déjeuner des bords de Loire*, *Les marées du Faou*, *La consolation*, *Fleurs de tempête*, *Le dernier veilleur de Bretagne*, et *Le bateau Brume*.

À mes jumeaux et à tous les gémeaux

LES PHARES

Du plus loin qu'il m'en souviene, je crois avoir toujours été amoureux de lui. Sa beauté, son intelligence, son aisance, tout me fascinait. Il était lumineux, sûr de lui, il savait où il allait. C'était un roc. C'est ce qu'il avait hérité de Jean Tanguy, notre grand-père breton. À côté de lui, je n'étais qu'un feu follet. Souvent dans l'enfance — et certainement parce que j'étais plus dissipé que lui, et que mes résultats scolaires étaient un peu moins bons — on m'avait appelé le papillon. J'étais le papillon, le feu follet, il était le socle granitique que mouillent les eaux hautes de l'Élorn. J'étais la part inquiète, mobile de notre bulle. J'étais celui qui titube et qui chute.

Je me suis attablé dans un café à l'angle de la rue Réaumur et de la rue de Cléry et je note ces lignes. J'ai quitté mon atelier lugubre de la rue du Nil. Exténué par les heures de travail, les nuits d'insomnie passées à errer dans le quartier, entre bars de nuit et lieux plus louches, sanctuaires de la dépravation et des rencontres fortuites. Les premières toiles sont déjà emballées, parfaitement protégées, prêtes à partir pour Shanghai. La série méticuleuse, anthropométrique et

hallucinante de tous ces hommes qui sont venus poser pendant des heures et qui seront montrés à Shanghai, dans cette cité que Claudel avait jadis dite « des lanternes » et qui est aujourd'hui une forêt de forteresses de verre et d'acier, la cité verticale de la finance planétaire.

Je suis un peu groggy mais heureux. Moi qui n'ai pas peint depuis des mois, je m'y suis remis très récemment, après la mort de François, ce prêtre si intelligent et si libre que nous avons connu alors qu'il était comme nous sur les bancs du collège oratorien de J., sur le territoire du vieux diocèse de Meaux, en Seine-et-Marne. Un cancer du foie, qui s'était vite disséminé, l'a emporté en moins d'une année. Le deuil m'a foudroyé. Je n'arrivais plus à me défaire de l'image du gisant ravagé que j'avais découvert à Bourges ce samedi après-midi de février à la lumière si acide, dans la chapelle où je l'avais vu souvent célébrer en semaine sa messe matinale.

Étrangement la mort de François m'a remis sur le chemin de la peinture, la vraie, figurative, qui attaque le corps et son mystère. Les encres tremblées façon Michaux qui m'avaient valu une récente notoriété ne me tentaient plus. C'était autre chose que je voulais. Je voulais peindre ces modèles, sans fioriture, sans volonté de les magnifier, tels qu'ils étaient, dans leur nudité, avec leurs rides et les effets de l'âge. La facilité avec laquelle ils avaient accepté ma demande m'avait surpris. Les heures de pose dans un réduit où l'odeur de la peinture se faisait vite entêtante, la perspective d'entrer dans la confrérie nocturne des nus du Nil — tel serait le nom de la série — avant d'être montrés à Shanghai, au bord du monde, rien ne les rebutait.

Je l'avais appelé un soir pour lui demander s'il accepterait de venir dans mon antre de la rue du Nil. L'idée m'était venue une fin d'après-midi que j'avais passée à boire des bières. C'était un rite dont j'avais pris le goût à Ostende. Souvent ainsi, lorsque j'ai bu, quelque chose se délie en moi, des idées fulgurantes et baroques naissent. Lorsque je l'ai appelé sur son mobile, je ne savais pas du tout où il se trouvait. Il se relevait d'une dépression. Sa carrière politique avait été brisée net et il se voyait glisser dans les eaux de la cinquantaine comme dans un espace de dérégulation. Au lendemain de son départ du ministère, je l'avais fait venir à Rome. C'était au printemps de 2005. Nous avons marché ensemble, parlé, dîné en tête à tête, ce que nous n'avions plus fait depuis des années. Nous avons partagé la même chambre. Un matin, alors qu'il sortait de la salle de bains, il m'avait semblé apercevoir un étrange et minuscule tatouage qu'il portait à la naissance de la cuisse gauche. Du séjour dans la grâce d'une lumière qui nous faisait oublier la gravité de la récente crise, je n'avais pas revu le signe, un curieux petit animal à cornes.

Lorsque je l'ai appelé, il était seul au bord de l'Élorn, dans ce qui avait été la maison de notre grand-père. Il relisait Malraux et Proust, il retrouvait la littérature qui, plus que la politique, a toujours été sa vraie passion.

— Je me suis remis à peindre, ai-je dit. J'ai montré mon travail à un jeune galeriste. Il veut l'exposer à Shanghai, dans un lieu branché qui s'appelle Island 12. C'est une série d'hommes, de nus anthropométriques.

Je l'ai entendu rire.

— Au point où j'en suis, je n'ai plus rien à perdre. Cela m'amuse. C'est où cette rue du Nil ? Ça me dit

quelque chose, mais je pensais que tu avais largué cet endroit.

— Dans le Sentier, tout près du marché du Caire.

— Je reste encore ici quelques jours. La lumière sur l'Élorn est superbe, surtout lorsque la marée arrive. Je viens te voir la semaine prochaine.

Ce n'était pas son corps que je souhaitais voir. Je le connaissais, nous avions vieilli presque à l'identique ; non, c'était quelque chose de plus intime, de plus secret, ce curieux animal qu'il portait à l'aine et dont je rêvais de savoir dans quelle ville, dans quel port, il avait été dessiné.

« Les enfants, vous êtes des phares... » : ce mot de Jean Tanguy, notre grand-père, m'est revenu au moment où je bouclais mes valises pour Shanghai.

— Oui, vous êtes des phares, nous disait-il comme nous nous tenions sur la terrasse du petit manoir des bords de l'Élorn, entre les pots de buis et les palmiers qui donnent à la maison une allure coloniale. Vous êtes des esprits lumineux qui flottent sur les eaux et sauvent les marins perdus, des feux qui ne s'éteignent jamais, des phares qui brillent sans fin. C'est ce que raconte une vieille légende, d'origine grecque, me semble-t-il. J'ai oublié le nom exact, c'est quelque chose comme *phosphoroi*.

C'était étrange d'entendre ce gaulliste pragmatique qui avait réussi dans les affaires et la politique, ce chrétien fervent s'emparer d'un mythe païen tout droit sorti d'un tuf qui le laissait plutôt insensible. À cette époque, s'il devait y avoir un phare, ce ne pouvait être que Gilles. J'étais un feu follet capricieux, incertain et je n'avais aucune vocation lumineuse ni rédemptrice. Celui qui éclairait ma nuit, cette difficulté à vivre que

j'avais ressentie dès l'enfance, c'était Gilles, mon aîné de quelques minutes. Aussi loin que remontaient mes souvenirs, il me semblait que j'avais grandi dans son ombre et cela m'avait toujours rassuré. Lorsqu'on nous observait comme on le fait avec une anomalie de la nature, j'avais l'impression que c'était lui qui captait tous les regards parce qu'il était plus éclatant, plus fiable, plus solide. Dans notre constellation, j'étais la part de douleur et de nuit. Cela, le grand-père de l'Élorn l'avait perçu. Et, lorsque, au terme d'une longue après-midi de pluie passée à cartographier l'immense territoire des colonies à travers lequel Gilles se déplaçait avec une aisance infaillible, il laissait tomber « Vous êtes des phares », soudain, dans la tourelle ouest de la maison — celle qui surplombe l'échancrure de la rivière et l'arrivée des marées —, près d'une tête d'ange mutilé trouvé chez je ne sais quel antiquaire, c'était une curieuse force qui nous enveloppait, une force et un fluide dont nous n'avions aucunement conscience et que nous ne sentions jamais comme en cet endroit (ni à Lille ni à Ostende, pas plus que dans cette vallée feuillue et mouillée du Périgord où nous nous adonnions à toutes sortes de rites *borderline*, une pareille impression nous saisissait), une puissance sauvage, unique, hors des normes et des chemins frayés par les hommes, sur la terrasse aux palmiers et aux buis, au-dessus de la rivière alternativement remplie ou vide, le sentiment baptismal, porté par la parole mystérieuse de notre grand-père, d'être des feux symétriques, accordés, prêts à voguer sur le monde en entraînant dans leur orbe le chaos des noyés et des naufragés.

Au moment de dérouler cette histoire qui est la nôtre — parce que plus qu'un lien de sang, c'est une sorte de flux vital qui, quelles qu'aient été les circonstances, nous a toujours unis —, étrangement ce sont des lieux, des maisons qui me reviennent, en France et dans le monde, moi qui suis une sorte de nomade incapable de se fixer. Je revois la demeure de l'Élorn, coloniale et prétentieuse avec ses tourelles et son allée de palmiers, ses curieux petits salons précisément logés dans les tourelles et d'où l'on peut guetter l'arrivée des marées et que notre grand-père avait rachetée à des notables faillis pour signifier à la bourgeoisie de Landerneau, qu'au fond de lui il haïssait, à quel point désormais il faudrait compter avec lui dans les affaires et la politique ; je revois, cette fois du côté paternel, la maison balnéaire d'Ostende avec son immense véranda glaciale qui donnait sur la plage et la barre toujours grise et écumeuse de la mer, l'appartement de nos parents à Lille dans le centre ancien, désordonné, démeublé, une sorte de camping permanent sous des plafonds hauts et moulurés, la demeure magique et intimidante du Périgord — elle qui sentait toujours le champignon et les lambris humides — où

nous allions rejoindre Lucien Vègh, notre grand-père paternel. Des lieux où j'ai grandi, collé à Gilles et Gilles collé à moi, et plus encore après la séparation de nos parents, ce sont ceux que je retiens, pour leur lumière, leur inconfort ou leur mystère, pour la charge de souvenirs qui leur est associée, même si très vite, j'aurai l'occasion d'en reparler, nous avons doublé cette géographie réelle d'une autre, intime, secrète, irrepérable par nos ennemis, et dont nous étions les seuls à détenir les clés. Nous avons été élevés — nous nous sommes élevés ? — dans le repli et la méfiance. À l'école primaire, quelques camaraderies féminines suffisaient à notre bonheur et encore elles ne franchissaient jamais le seuil de l'appartement de la rue Esquermoise. Sans doute la sauvagerie et le mutisme de notre père, toujours muré dans ses recherches en mathématiques, y étaient-ils pour quelque chose, nous n'avions qu'une crainte : qu'il explosât, parce qu'on l'avait dérangé. Très tôt, multipliant les prétextes et les voyages, notre mère avait pris l'habitude de fuir le domicile conjugal. Cette jeune femme vive, gaie, dispendieuse, et qui n'était économe ni de ses forces, ni de son argent, encore moins de ses rires, avait senti qu'elle s'étiolait dans l'ombre de son ermite de mari obsédé par la solitude et l'abstraction. Le jeune Thomas Vègh, qu'elle avait rencontré à la faculté de médecine avant qu'il ne sombre dans la folie des mathématiques, l'avait fascinée avec sa gaucherie, ses airs de Flamand blond et lunaire, sa timidité inguérissable. La Bretonne qui avait la grâce et l'appétit de vivre d'une Italienne avait sans doute eu l'impression de rencontrer son contraire, c'était comme elle un enfant unique, un héritier ; étudiant, il vivait déjà dans l'appartement de dix pièces de la rue Esquermoise qui

était comme la tanière poussiéreuse d'un ours peu sociable mais profondément gentil.

Nous grandissons dans ce climat et dans ces lieux, Lille, Ostende, le Périgord, le Finistère, nous nous ennuyons à mourir dans la tanière lilloise, le grand air de la mer du Nord, les bois et les rivières du Périgord nous revigorent en chassant une mélancolie inséparable pour moi des brumes et des briques suintantes de Lille, mais quelque chose du large, du vrai nous arrive surtout dès que nous posons le pied sur le quai de la gare de Landerneau, accueillis par notre grand-mère Anne qui, plus encore que notre mère, a le souci de nous protéger et de nous choyer.

Une austérité presque militaire entoure les souvenirs d'Ostende et du Périgord. Très différente est la situation dans le Finistère où Gilles et moi sommes toujours attendus, considérés, fêtés sans doute parce que nos grands-parents, connaissant le caractère fantasque de leur fille et le drame d'autiste dans lequel est en train de s'enfermer leur gendre, ont le désir de nous entourer, de nous donner le goût et le sens des choses — la religion, la nourriture, les paysages, l'histoire et la politique — en nous apprenant tout, la beauté des baptistères et des broderies des bannières, la diversité des espèces d'oiseaux qui peuplent les rives de l'Élorn, la finesse des huîtres et des fruits de mer, les tourbières de l'Arrée et les landes de la presque île de Crozon, les noms et les dates de la Bretagne, la geste familiale.

Si notre mère passe au manoir de Loscoat, c'est toujours en coup de vent. Elle est à peine arrivée qu'elle se précipite pour téléphoner en demandant qui pourra la conduire à l'aéroport de Guipavas. Tout cela irrite Anne et plus encore notre grand-père qui, dès le

départ de sa fille, se lamente en notre présence qu'elle n'ait pas plus de plomb dans la tête. C'est sa formule. Dans mes caprices et mes phases d'instabilité, elle m'est souvent revenue. Je le revois, se servant un deuxième ou un troisième whisky au grand dam de sa femme dans la tourelle ouest, sa préférée, en tempêtant :

— Elle est charmante, mais quelle écervelée ! Après quoi court-elle ? Et ce mariage avec un capitaine Nemo... Ce n'était pas pourtant le choix qui manquait chez nous...

Invariablement, Anne, furieuse, le faisait taire. Sa pudeur, son désir de nous protéger ne pouvaient tolérer pareils écarts. Mais Jean Tanguy était impulsif et sanguin, il avait le goût des breuvages forts et des paroles à l'emporte-pièce. C'est ce qui avait été à l'origine de son succès dans les affaires et en politique. Il n'était pas encore député. Il le serait en juin 1968, à la faveur du raz de marée gaulliste. Le soir venu, après être allé marcher avec lui sur la grève en regardant les étoiles, nous trouvions refuge dans la belle chambre qu'Anne avait aménagée pour nous au premier étage et qui avait été un temps celle de notre mère. À Ostende, dans le Périgord, il nous était arrivé d'avoir peur, nous nous blottissions même l'un contre l'autre comme si nous avions été cernés de menaces. Ici tout était différent. Avant de s'endormir, Gilles compulsait les atlas et les chronologies que son grand-père lui avait donnés en lui disant : « Apprends tout cela très vite, lis et comme ça tu seras imprégné... Tu en auras besoin un jour pour l'ENA... Ce sont les études que j'aurais aimé faire. Le sort en a décidé autrement : j'ai vendu des matériaux pour la reconstruction de Brest et de sa région... » On sentait, à cet instant, dans sa voix qui

se voilait, comme un soupçon de douleur. Gilles et moi étions trop jeunes pour savoir ce qu'était l'ENA. Mais le grand-père avait parlé. Avec application Gilles observait les cartes et récitait les généalogies royales. Je faisais mine de feuilleter les ouvrages de la Bibliothèque Rouge et Or dont Anne avait garni les étagères près de nos lits. Je songeais à l'or des bannières, aux pluviiers de l'Élorn, aux intersignes qui déroutaient les vagabonds sur les chemins maudits de l'Arrée. Les lucanes aux carapaces noires qui tournoyaient le soir autour de Loscoat me hantaient. J'aurais voulu les démantibuler, les crucifier sur la terrasse du manoir.

La mer me terrifiait, sans doute parce que dans les récits de mon grand-père elle apparaissait comme une dévoreuse d'hommes, grosse de menaces, imprévisible. Je l'aimais apaisée, endiguée par les berges de la ria au pied de la maison, mais l'idée même du large, des courants, des furies marines, des cités englouties sous un déluge de lames m'emplissait d'une frayeur qui ne disparaîtrait pas avec l'âge.

— C'est ainsi, me rassurait mon grand-père, les hommes d'ici n'ont jamais aimé la mer et Dieu sait si pourtant ils ont parcouru les océans du globe. Ils l'ont toujours fait, forcés et contraints. L'attirance balnéaire moderne va à l'encontre de la tradition. Apprivoise ta peur, mais surtout ne la chasse pas. Elle manifeste, Guillaume, que tu es des nôtres. Un Celte, un fils des rivages et des brumes...

Il prononçait quelque chose comme « Guillome » et dans l'intonation affleurait une légère inflexion bretonne. Nous avons vite compris ce que voulait dire pour lui « tu es des nôtres ». Cette adoption et la surveillance qu'il exerçait sur les lectures de Gilles

- LE DIEU NOIR, *roman*, 1987 (« Folio », n° 2195).
- LES PROXIMITÉS ÉTERNELLES, *récits*, 2000.
- LE DÉJEUNER DES BORDS DE LOIRE, *récit*, 2002 (« Folio », n° 4512).
- LE DERNIER VEILLEUR DE BRETAGNE, *récit*, 2009.

Chez d'autres éditeurs

- JULIEN GRACQ, FRAGMENTS D'UN VISAGE SCRIPTURAL, *essai*, La Table ronde, 1991.
- CHATEAUBRIAND À COMBOURG, *essai*, Éditions Christian Pirot, 1997.
- BROCÉLIANDE, *album*, Éditions Ouest-France, 1995.
- ÎLES, *album*, Éditions Terre de Brume, 1999.
- PARIS, *récit*, Éditions Cristel, 2001.
- JÉSUS, *biographie*, Éditions Pygmalion, 2002.
- SUR LES TRACES DE JÉSUS, *documentaire*, Gallimard jeunesse, 2002.
- LE DÉPAYSEMENT, *récit*, Berg International, 2002.
- LOUEDIN, *album*, La Bibliothèque des Arts, 2002.
- CHATEAUBRIAND ET LA BRETAGNE, *essai*, Éditions Blanc Silex, 2002.
- DÉAMBULATIONS, volume I, *essai*, Éditions Pygmalion, 2004.
- DÉAMBULATIONS, volume II, *essai*, Éditions Pygmalion, 2006.
- RICHARD TEXIER, THEORIA SACRA : PEINTURES, Le Temps qu'il fait, 2009.



Le bateau Brume

Philippe Le Guillou

Cette édition électronique du livre
Le bateau Brume de Philippe Le Guillou
a été réalisée le 12 mars 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070440597 - Numéro d'édition : 178837).

Code Sodis : N46081 - ISBN : 9782072422737
Numéro d'édition : 230706.